qu'une instruction très-élémentaire. Il composa en 1794 la ballade de *Lucy Gray*, qui fut chantée au Vauxhall et qui fut applaudie. Deux ans après, il publia un volume de poésies, et en 1801 le poème de *Betty Brown*, en dialecte du Cumberland. Plusieurs autres poésies dans le même dialecte parurent ensuite et furent goûtées du public, surtout à cause de leur caractère humoristique. Elles contenaient d'agréables descriptions des foires, des noces et des fêtes de village.

* **ANDERSON** (Henry). — Ce savant américain fut nommé en 1825 professeur de mathématiques et d'astronomie au Columbia-College de New-York et se démit de sa chaire en 1843. Il se mit alors à voyager, visita une partie de l'Europe, puis fut attaché, comme géologue, à l'expédition américaine qui, sous les ordres de M. Lynch, explora la mer Morte, le Jourdain et la Palestine. M. Anderson a publié les résultats de son exploration dans un remarquable ouvrage, édité aux frais du gouvernement des Etats-Unis et qui a pour titre : *Reconnaissance géologiq ue de la partie de la terre sainte qui comprend le Liban, la Galilée septentrionale, la vallée du Jourdain et la mer Morte* (New-York, 1848, in-8°). On doit, en outre, à ce savant plusieurs mémoires insérés dans divers recueils, notamment dans les *Transactions* de la Société philosophique américaine.

ANDERSON (sir James), marin anglais, né à Dumfries en 1824. Dès l'âge de seize ans, il entra dans la marine et fit de nombreux voyages aux Indes, en Amérique, dans les mers d'Orient. Attaché à la compagnie Cunard en 1851, Anderson servit comme capitaine sur les paquebots de cette compagnie, dans la Méditerranée et dans l'Océan, et acquit la réputation d'un marin consommé. Lorsque la compagnie du câble transatlantique fut constituée, ce fut le capitaine Anderson qu'on appela au commandement du *Great-Eastern*, aménagé pour recevoir le câble. En 1865, il quitta l'Angleterre avec son gigantesque navire et procéda à la délicate opération de la pose. Malgré toute sa vigilance, par une circonstance indépendante de sa volonté, le câble se rompit et l'on dut recommencer l'opération l'année suivante. Cette fois elle réussit complétement, et l'Angleterre se trouva reliée aux Etats-Unis par le fil télégraphique (28 juillet). Le capitaine Anderson s'occupa alors de rechercher le câble qui s'était brisé en 1865, et il parvint à le repêcher. En récompense de l'habileté dont il avait fait preuve, il reçut des lettres de noblesse et le titre de chevalier. En 1867, pendant l'Exposition universelle de Paris, il fit toujours avec le *Great-Eastern*, de nombreux voyages entre la France et les Etats-Unis pour transporter des voyageurs. Enfin, en 1869, il fut chargé de poser, avec le même navire, le câble transatlantique français, et il s'acquitta de cette tâche de la façon la plus satisfaisante.

ANDERSON (Charles-Jean), voyageur suédois, né dans la province de Wermeland en 1827, mort en 1867. En 1850, la Société de géographie de Londres l'ayant chargé de faire un voyage d'exploration dans l'intérieur de l'Afrique méridionale, il débarqua dans la baie de Walfisch, avec M. Galton, et visita avec lui le territoire des Damaras et celui des Ovambos, où ils furent assez bien accueillis par le roi nègre Nangoro, qui éprouva une grande surprise en entendant leurs armes à feu. Ce roi ayant voulu se servir des voyageurs pour leur faire chasser des éléphants et en tirer seul le bénéfice, ceux-ci s'échappèrent et revinrent à la baie de Walfisch, où M. Galton s'embarqua pour l'Europe. Resté seul, Anderson se dirigea vers l'O., dans la direction du lac Ngami (1853). Après avoir rencontré toute sorte d'obstacles et éprouvé des souffrances inouïes, Anderson arriva enfin à ce lac, qu'il explora. De retour en Europe (1855), il publia la relation de son voyage, et, dès 1856, il repartit pour l'Afrique australe. Après être resté un certain temps sur le bord du Swakop, où il fut chargé d'inspecter des mines exploitées par des Anglais, Anderson se dirigea vers le nord (1858), traversa le plateau des Damaras jusqu'au fleuve Okavango, faillit périr par suite de la privation d'eau qu'il subit pendant cinq jours, visita les Ovambos, fit la chasse aux éléphants et revint en 1859 à Ojituo, d'où il gagna l'Europe. On doit à ce voyageur, qui était un chasseur intrépide, deux ouvrages fort intéressants, qui ont été publiés en anglais à Londres, le premier sous le titre de *The lake Ngami or explorations and discoveries during four year's wanderings in the wilds of South Western Africa* (1856, 2 vol. in-8°), et le second, sous celui de *The Okavango river, a narrative of travel, exploration and adventure* (1861, in-8°), avec de nombreuses gravures.

ANDERTON (Jacques), controversiste anglais, né à Lostock, comté de Lancastre, vers la fin du XVIe siècle. Il composa plusieurs ouvrages de controverse religieuse, dont le plus important avait pour titre : *Apologie des protestants pour la religion romaine* (1604, in-4°). Dans ce livre, il prétendait prouver la vérité de la religion catholique par des passages uniquement empruntés aux livres protestants. Les autres écrits d'Anderton sont : la *Religion de saint Augustin* (1620, in-8°); *Explication de la liturgie de la messe* (1620, in-4°), etc.

ANDES, petite ville de l'anc. Italie, à 6 kilom. S. de Mantoue; aujourd'hui *Pietola*. Patrie de Virgile, d'après une tradition incertaine.

ANDEUX (SAINT-), village de France (Côte-d'Or), cant. et à 2 kilom. de Saulieu, près du Cousin ; 373 hab. Sur son territoire se trouvent de belles carrières de pierre de taille qui ont fourni plusieurs des colonnes du Louvre.

ANDIGNÉ (Henri-Marie-Léon, marquis D'), général et homme politique français, né en 1821. Fils d'un général, il suivit la carrière des armes, entra à l'Ecole de Saint-Cyr, puis il passa dans l'état-major. M. d'Andigné fut attaché militaire à l'ambassade de France à Londres, prit part en 1859 à la campagne d'Italie et reçut en 1860 le grade de colonel. Attaché au début de la guerre de 1870 au général Lartigue, comme chef d'état-major, il fit partie de la 4e division du 1er corps d'armée, assista à la bataille de Reischshoffen, où il eut un cheval tué sous lui, puis il suivit l'armée de Mac-Mahon à Châlons et à Sedan. Dans les combats qui eurent lieu près de cette ville avant la néfaste capitulation ordonnée par Napoléon III, le colonel d'Andigné fut grièvement blessé à Daigny et tomba sur le champ de bataille, où il fut recueilli par les Allemands et envoyé à l'ambulance de Namur. Après avoir été attaché, en 1871, à l'état-major général du gouverneur de Paris, le colonel d'Andigné reçut, en 1875, le grade de général de brigade. Depuis plusieurs années, il représentait le canton de Segré dans le conseil général de Maine-et-Loire, lorsqu'il fut porté candidat au Sénat dans ce département par tous les partis hostiles à la République et à la liberté. « Etranger jusqu'à présent à nos divisions intestines, dit-il dans sa profession de foi, j'en déplore amèrement les ardeurs. C'est vous dire qu'à Versailles comme en Anjou je m'occuperai d'affaires plus que de politique. Mes sentiments personnels sont héréditaires et se résument en une seule pensée : dévouement au pays. » Après cette circulaire, qui permit également aux légitimistes, aux bonapartistes et aux orléanistes de revendiquer M. d'Andigné comme leur appartenant, le général fut élu membre du Sénat, le premier sur trois. Il est allé siéger à droite dans cette Chambre, où il vote avec les cléricaux et les adversaires de la liberté.

* **ANDLAU-AU-VAL**, anc. ville de France (Bas-Rhin), dans une situation pittoresque, au pied des montagnes, sur l'Andlau; 2,000 hab. Cédée à l'Allemagne par le traité de Francfort du 10 mai 1871, elle appartient aujourd'hui à l'Alsace-Lorraine (arrond. de Schlestadt). Filature de laine, tissage de coton, moulins. Eglise avec crypte.

ANDLAU (Joseph-Hardouin-Gaston, comte D'), officier et homme politique français, né à Nancy en 1824. Admis à l'Ecole de Saint-Cyr en 1842, il passa, le 1er janvier 1845, à l'Ecole d'état-major, d'où il sortit lieutenant à la fin de 1846. Capitaine en 1850, il fit partie de l'armée d'occupation des Etats pontificaux, puis il prit part à la guerre de Crimée. Le jeune officier s'y conduisit de la façon la plus brillante, fut cité à l'ordre du jour de l'armée et reçut la croix de la Légion d'honneur à la suite de la prise du mamelon Vert (7 juin 1855). Quatre ans plus tard, il fit la campagne d'Italie, fut promu chef d'escadron (1859) et reçut la croix d'officier en 1861. Le ministre de la guerre le nomma ensuite attaché militaire à l'ambassade de France à Vienne. Après le bombardement de Belgrade par les Turcs, en 1862, il fut désigné comme commissaire français pour signer le traité de délimitation entre la Turquie et la Serbie. Rentré en France en 1864, M. d'Andlau devint chef d'état-major de diverses divisions actives, puis fut appelé au Dépôt de la guerre, d'où on le détacha fréquemment en Allemagne pour des missions militaires. Il était colonel d'état-major depuis le 3 août 1869, et il passait à juste titre pour un des officiers les plus instruits et les plus remarquables de son arme, lorsque éclata la funeste guerre de 1870.

Attaché au grand état-major général de l'armée du Rhin, comme chef de la section des opérations militaires, le colonel d'Andlau vit avec une vive douleur la tournure que prenaient les choses et l'impuissance dans laquelle il se trouvait d'empêcher la trahison de livrer Metz et notre armée. Après l'odieuse capitulation de Bazaine, qui, selon son énergique expression, « avait voulu faire de sa honte le marchepied de sa grandeur, et de notre infamie la base de sa dictature, » il se vit conduit prisonnier en Allemagne et interné à Hamboung. Ce fut de cette ville qu'il écrivit à un de ses amis, le 27 novembre 1870, une lettre intime qu'une indiscrétion fit publier dans les journaux et qui produisit la plus vive sensation. M. d'Andlau y rappelait avec une profonde indignation la trahison du commandant en chef de l'armée du Rhin, les inutiles efforts faits par un certain nombre d'officiers supérieurs charvoyants pour sortir de l'impasse dans laquelle on avait jeté l'armée qui était alors le suprême espoir de la France, et il y exprimait, comme patriote et comme soldat, des sentiments qui font honneur à son caractere. De retour en France, ce vaillant officier fut mis en disponibilité. Ce fut alors que, sous le voile de l'anonyme, il publia son beau livre : *Mets. Campagne et négociations*, par un officier supérieur de l'armée du Rhin (1872, in-8°). Cet ouvrage, aussi saisissant par la forme dramatique que par la vérité des détails, eut un retentissement énorme. Il fut le point de départ et la base de l'instruction du procès Bazaine. Cité à comparaître comme témoin devant le conseil de guerre de Trianon, le colonel d'Andlau fit une déposition écrasante contre le maréchal Bazaine au sujet de la dépêche du 23 août. L'avocat Lachaud ayant voulu incriminer sa lettre du 27 novembre, le colonel lui fit cette foudroyante réponse, qui tiens sur son banc le loquace défenseur : « Oui, monsieur, je l'ai écrite au moment même où je venais d'être traîné en Allemagne, où je venais de voir livrés à l'ennemi nos armes, nos canons, nos drapeaux. » Le patriotisme dont il avait donné des preuves éclatantes, la publication de son livre, l'énergie qu'il avait mise à proclamer la vérité attirèrent à M. d'Andlau de véritables haines dans les hautes sphères de l'armée, qui se sentaient directement atteintes. Aussi fut-il mis systématiquement de côté par le ministère de la guerre, qui ne voulut lui confier aucun emploi actif et qui se contenta de le placer dans des commissions militaires.

Au mois de mars 1875, le comte d'Andlau se porta candidat au conseil général de l'Oise, dont il avait déjà fait partie pendant une dizaine d'années, et il fut élu. Lors des élections pour le Sénat (30 janvier 1876), il posa sa candidature dans ce département. « C'est un devoir pour tout homme au cœur patriote, écrivit-il dans sa profession de foi, de se rallier franchement au nouvel ordre de choses institué par l'Assemblée, au gouvernement de la République, » et il donna par une ingénieuse comparaison une piquante définition de ce qu'il entendait par la révision de la *principales objections*, dirigées contre les procédés suivis dans les analyses du sang (1842, in-8°), avec le même; *Recherches sur la quantité d'acide carbonique exhalé par le poumon dans l'espèce humaine* (1843, in-8°), avec le même; *Essai d'hématologie pathologique* (1843, in-8°); *Recherches sur le développement du penicilium glaucum* (1843, in-8°), avec Gavarret; *Recherches sur la composition du sang de quelques animaux domestiques* (1842, in-8°), avec Delafond, etc.

ANDRAL (Charles-Guillaume-Paul), avocat et administrateur, né à Paris en 1828. Petit-fils de Royer-Collard, M. Andral avait terminé ses études et suivait les cours de l'Ecole de droit, lorsque le ministre de Fallouxl'attacha au cabinet du prince-président (1849). Reçu licencié en 1851, il se fit inscrire au barreau de Paris, où il exerça la profession d'avocat sous l'Empire. Bien qu'il fût attaché au parti clérical et légitimiste, il posa comme libéral sa candidature au Corps législatif, dans la 3e circonscription de la Mayenne, demanda dans sa profession de foi le gouvernement du pays par le pays, et déclara qu'il ne croyait l'ordre possible que par la liberté. M. Andral échoua avec 7,629 voix. M. Thiers, qui appuya alors sa candidature, était devenu chef du pouvoir exécutif en février 1871, nomma, le 28 du mois suivant, M. Paul Andral préfet de la Gironde. Aux élections du conseil d'Etat par l'Assemblée nationale, le préfet de la Gironde fut élu au premier tour de scrutin le 22 juillet 1872. Enfin, après la mort d'Odilon Barrot, le gouvernement de l'ordre moral appela M. Andral à lui succéder, le 4 août de cette année, comme vice-président. Cette nomination ne fut pas sans surprendre le public, à qui un avancement aussi rapide et aussi extraordinaire était loin de paraître suffisamment justifié. Au mois d'août de l'année suivante, M. Andral a été nommé officier de la Legion d'honneur.

ANDRASSY (le comte Jules), homme d'Etat hongrois, né à Zemplin en 1823. Son père, le comte Charles, lui fit donner une forte éducation, qu'il compléta par des voyages dans une partie de l'Europe. A la mort de son père (1845), il le remplaça comme directeur de la famille et du château de Zemplin pour régulariser le cours de la Theiss. Deux ans plus tard, les électeurs de Zemplin l'envoyèrent siéger à la diète hongroise, où il ne fit pas moins remarquer par ses idées libérales que par ses talents oratoires. Lorsque se produisit en 1848 le grand mouvement national qui aboutit a une rupture avec l'Autriche, le comte Andrassy se prononça avec chaleur en faveur de l'indépendance de son pays, devint administrateur supérieur de Zemplin, commanda le landsturm du comitat, le fit pas moins remarquer par ses idées libérales que par ses talents oratoires. Lorsque se produisit en 1848 le grand mouvement national qui aboutit a une rupture avec l'Autriche, le comte Andrassy se prononça avec chaleur en faveur de l'indépendance de son pays, devint administrateur supérieur de Zemplin, commanda le landsturm du comitat, à Schwechat, prêta un énergique appui à Kossuth et fut envoyé en mission à Constantinople (1849). Lorsque l'intervention russe et la trahison de Gœrgei eurent forcé les patriotes hongrois à déposer les armes, le comte Andrassy se rendit à Paris, où il vécut, ainsi qu'à Londres, jusqu'à l'amnistie de 1857. Elu trois ans plus tard député de Zemplin à la diète hongroise, il fut nommé un des vice-présidents de cette assemblée et siégea dans les rangs du parti modere, qui avait pour chef M. Deak et qui revendiqua par les voies légales l'autonomie législative de la Hongrie. La défaite de l'Autriche à Sadowa (1866) avait force le gouvernement autrichien à transformer sa politique, à entrer dans la voie des concessions libérales; grâce à l'influence de M. de Beust, un ministère spécial fut constitué en Hongrie (11 fév. 1867) et M. Andrassy y entra en qualité de président du conseil et de ministre pour la défense du pays. A ce titre, il assista, à Pesth, le 8 juin 1867, au couronnement de François-Joseph comme roi de Hongrie, présenta des projets de loi relatifs à un emprunt destiné à achever les chemins de fer, à la reconnaissance des droits civils et politiques aux israélites, à la défense nationale, au nouveau système de recrutement, à la réorganisation de l'armée, etc., et combattit l'opposition radicale qui continuait à demander la séparation absolue entre la Hongrie et l'Autriche. En 1867, M. Andrassy accompagna l'empereur d'Autriche dans son voyage à Paris, à l'occasion de l'Exposition universelle. Deux ans plus tard, il fut élu à l'unanimité député à Pesth. Lors de la déclaration de guerre de la France à la Prusse (15 juillet 1870), M. Andrassy se prononça énergiquement pour la neutralité, parvint pour Vienne et y neutralisa les efforts du parti de la guerre. La haute capacité dont il avait fait preuve depuis qu'il était à la tête du gouvernement hongrois, sa décision et sa netteté de vues lui valurent d'être appelé à succéder, le 14 novembre 1871, à M. de Beust comme ministre des affaires étrangères et de la maison de l'empereur, et de devenir le chef du gouvernement autrichien. Dans la circulaire qu'il adressa, le 23 du même mois, aux représentants de l'empire à l'étranger, il déclara qu'il continuerait la politique inaugurée par ses prédécesseurs, une politique que de paix nette, franche et ferme. Ce programme, le comte Andrassy l'a suivi avec une scrupuleuse fidélité, étant convaincu que le maintien de la paix en Europe était une nécessité de premier ordre pour que son pays marchât d'un pas sûr dans la voie du progres et de la prosperité. Au mois de janvier 1872, quelques jours après cette circulaire, il était venue lui demander ce qu'il comptait faire en faveur du pape, le comte Andrassy contesta que le pape ne fût pas libre à Rome et déclara qu'il était nécessaire que l'Autriche vécût en rapports amicaux avec l'Italie. Depuis lors, il a pris part aux entrevues des empereurs d'Autriche, d'Allemagne et de Russie, ayant pour objet de maintenir le *statu quo* en Europe, et il a accompagné l'empereur François-Joseph dans son voyage dans la haute Italie pour y rendre visite à Victor-Emmanuel. Lorsque, en 1875, l'insurrection de l'Herzégovine et de la Bosnie prit un caractère de gravité réelle, en faisant remettre les aspirations des insurgés au sujet de la question d'Orient, le comte Andrassy se chargea de rédiger et d'adresser à la Porte une note exposant les réformes dont l'exécution immédiate s'imposait au gouvernement ottoman. Cette note, rédigée en décembre 1875, reçut l'adhésion des grandes puissances, à l'exception de l'Angleterre, ce qui en paralysa l'effet. Le comte Andrassy a maintenu la plus stricte neutralité dans la guerre qui a éclaté entre la Turquie d'une part et la Serbie et le Monténégro de l'autre (1876). A l'intérieur, cet habile homme d'Etat a imprimé à la politique de l'empire un caractère libéral et fait recouvrer, en 1876, le pacte austro-hongrois conclu en 1867 pour dix ans.

ANDRÉ, Juif de Cyrène, qui vivait sous Trajan. Il persuada à ses coreligionnaires qu'il les rendrait maîtres de Jérusalem et rétablirait dans tout son lustre le culte de ses pères. Ses prédications inspirèrent un tel enthousiasme qu'il se vit bientôt à la tête d'une bande nombreuse et contraignit le préfet d'Egypte, Lupas, à s'enfermer dans Alexandrie. Ce dernier, pour se venger des défaites qu'il avait subies, fit massacrer tous les Juifs qui se trouvaient dans cette ville. André répliqua par de sanglantes représailles en Libye. L'île de Chypre, soulevée à la voix d'un certain Artemion, fut également, suivant Dion Cassius, le théâtre de sanglants désordres. Les révoltés ne furent vaincus qu'après des combats meurtriers. Les uns attribuent leur défaite définitive à Marius Turbo, général des armées romaines, les autres à Adrien en l'an 115.

ANDRÉ ou **ANDRÉAS**, archevêque de Crète, mort en 724. Il fut d'abord moine à Jerusalem et connu sous le nom de **Andréas Hierosolymitanus**. Envoyé par le patriarche de Jérusalem, Théodore, au concile de Constantinople, il obtint ensuite la charge de diacre et enfin fut nommé à l'archevêché de Crète. On lui doit de nombreux écrits, dont une partie seulement a été imprimée. Ses homélies ont été recueillies dans la *Bibliotheca Patrum* (Leyde, 1677, vol. X) et dans la *Bibliotheca concionatoria* de Combefis (Paris, 1662); ce dernier a également donné le texte grec et la traduction latine d'un petit poème iambique d'André de Crète. Ce savant prélat est aussi l'auteur d'un *Chronologium* ou *Méthode pour trouver le cycle solaire*, édité par le Père Petau. (Paris, 1630, in-fol., et Anvers, 1703, in-fol.), et de plusieurs hymnes que l'on chante encore dans l'Eglise grecque.

ANDRÉ, grand-duc de Russie, né dans la première moitié du XIIIe siècle, mort en 1174. Il était fils de Youri Dolgorouki, grand-duc de Russie. Il se retira vers 1155 dans le duché de Soudzal. A la mort de son père, en 1157, il se montra satisfait de son apanage et se garda d'intervenir dans la lutte engagée entre ses frères. Après quelques victoires contre les Bulgares, il tourna ses armes contre le grand-duc Mstislaf et marcha sur Kiev, qu'il prit d'assaut. Cette victoire fit d'André le plus puissant des princes de Russie ; il réunissait sous son autorité les gouvernements de Iaroslaf, de Kostroma, de Vladimir, de Moscou, de Nijni-Novgorod, de Toula, de Kalouga, de Kiev, de Bézan, de Mourom, de Smolensk, de Polostk et de Volhynie. Ardent gouvernait ces pays depuis une quinzaine d'années, au milieu des embarras intérieurs que lui suscitaient des révoltes continuelles, lorsqu'il fut assassiné par des soldats soudoyés par ses parents.

ANDRÉ (Alexandrovitch), grand-duc de Russie, mort en 1304. Il était le second fils d'Alexandre Newski et portait le titre de duc de Gorodetz, lorsque, sous le règne de son frère Démétrius, il marcha vers le Caucase à la tête de quelques seigneurs russes pour soumettre les Yases ou Alains, qui ne voulaient point reconnaître l'autorité des Tartares. Il les vainquit, s'empara de leurs villes et réduisit les habitants en esclavage. Le Grand Kan, satisfait de ce zèle, lui fit de nombreux présents, le prit en amitié, le nomma chef des princes russes et lui confia un corps de Tartares, à la tête desquels il s'avança sur la principauté de Mourom. Démétrius effrayé abandonna ses Etats. Le corps de troupes tartares, profitant de cette circonstance, pilla les duchés de Mourom, de Soudzac, de Gostare et de Mzver. La ville de Pereslavl qui osa résister fut réduite en cendres. Les Mogols s'étant retirés, Démétrius voulut reprendre ses Etats ; mais son frère appela de nouveau les barbares, qui recommencèrent à piller et à tout ruiner. Démétrius s'enfuit de nouveau et mourut abandonné de tous en 1294. Après deux années de paix, André se vit disputer le pouvoir par les fils de son frère. Ils prirent pour prétexte de porter la cause devant le Grand Kan, qui finit par décider que chacun des princes russes devrait se contenter de ses possessions. André signala la fin de son règne par la prise de Landskron, forteresse construite par les Suédois et qui inquiétait le commerce des Novgorodiens.

ANDRÉ ou **ANDRÉAS**, prélat suédois du XIIIe siècle, mort en 1228. Il employa sa jeunesse à voyager sur le continent et visita la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie. Dès son retour, Canut VI le nomma chancelier du royaume. La sœur de Canut, Ingeburge, venait d'être répudiée par Philippe-Auguste ; le nouveau chancelier fut dépêché à Rome, près du pape Célestin III, pour avoir aux moyens de forcer Philippe-Auguste à la reprendre et à chasser Agnès de Méranie. Il réussit dans sa démarche, et l'excommunication lancée par le pape amena le roi de France à redonner à Ingeburge le titre et les droits de reine ; mais, à son retour, André fut saisi par les Français, comme il traversait la Bourgogne, et retenu prisonnier. Canut VI le délivra, et peu de temps après, André fut élu archevêque de Lund et primat de Danemark. A la mort de Canut VI (1203), il sacra son successeur, Waldemar II, qu'il accompagna ensuite dans son expédition en Livonie. Son grand âge et ses infirmités ne lui permirent pas d'aller jusqu'au bout, et il s'arrêta, pour y mourir, dans l'île de Moller.

On a de lui une traduction latine des *Lois de Scanie* (Copenhague, 1590, in-4°) ; les *Lois de Zélande*, en danois, imprimée également à Copenhague, et divers poèmes restés manuscrits, qui sont aux archives de la cathédrale de Lund : *Hexaméron*, poème en six chants sur la création; les *Sept sacrements*, etc.

ANDRÉ ou **ANDREÆ** (Jean), canoniste florentin, né à Mugello, près de Florence, en 1275, mort en 1347. Il étudia le droit canon à l'université de Bologne, où il devint par la suite professeur; il obtint aussi la chaire de droit canon à Padoue et à Pise; sa science était très-estimée de ses contemporains, qui lui ont décerné les éloges les plus pompeux. Il a écrit des commentaires sur les *Décrétales* qu'il intitula *Novellæ* (Rome, 1476), souvent réimprimés; sur les *Clémentines* ou *Nouvelles de Clément V* (Strasbourg, 1471); des additions au *Speculum juris* de Durand (Paris, 1522); un traité, *De sponsalibus et matrimonio* qu'on lui a reproché d'avoir pris à Giov. Anguisciola.

ANDRÉ ou **ANDRÉAS**, surnommé **Ratisbonensis** (Jean), chroniqueur allemand du XVe siècle. Il est aussi connu sous le nom de **Andreas magister**. Il appartenait à l'ordre de Saint-Augustin et il entra au couvent de Saint-Magnus, à Ratisbonne, en 1411. L'époque de sa mort est ignorée. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages historiques : *Chronicon generale a Christo nato usque ad annum* 1422, que Pez a inséré dans son *Thesaurus anecdotarum* (t. IV) ; cet ouvrage a été continué par J. Kraft et recueilli, avec sa suite, dans le *Corpus historicorum medii ævi* d'Eckhart (1723, in-fol., t. Ier); *Chronicon de ducibus Bavariæ*, qu'Andréas a poussé jusqu'en 1439 et que Léonard Baubolz a continué jusqu'en 1485; cette chronique a été imprimée avec le *Historiæ fundationum monullorum monasteriorum per partes Bavariæ*, du même J. Andréas (Amsterdam, 1602, in-4°), et insérée par Schilter dans ses *Scriptores rerum germanicarum* (Strasbourg, 1702, in-fol.); *Diarium sacerrnale annum Christi* 1422 *cum quinque sequentibus complectens*, recueilli par And. Ælelius, dans ses *Rerum Boicarum scriptores* (1763, in-fol.); le même érudit a encore recueilli d'Andréas le *Catalogus episcoporum Ratisbonensium ab origine ad annum* 1428.

ANDRÉ ou **ANDRÉAS** (Jean-Valentin), érudit allemand, né à Herrenberg (Wurtemberg) en 1586, mort en 1654. Fils d'un théologien célèbre, Jacques André, il fit ses études à Tubingue et voyagea en France et en Italie. Il embrassa la profession ecclésiastique et passa sa vie soit à des recherches de pure érudition, soit à composer des ouvrages dont la tendance marquée est la réorganisation de la société sur des bases nouvelles de fraternité et de tolérance. Esprit un peu mystique, chez lequel l'amour de l'humanité était extrêmement développé, il a passé pour le fondateur des Rose-Croix ; mais il semble n'avoir été que le réformateur de cette franc-maçonnerie occulte. Il mourut chapelain du duc de Brunswick.

Jean-Valentin André a laissé plus de cent ouvrages, dont quelques-uns sont très-remarquables. Nous citerons, parmi ceux-ci : *De christiani cosmozeni genitura judicium* (Montbéliard, 1612, in-12); c'est une spirituelle satire contre les astrologues; *Collectanea mathematicorum Decades II* (Tubingue, 1614, in-4°) ; *Invitatio ad fraternitatem Christi* (Strasbourg, 1617, in-4°); une seconde partie de cet ouvrage parut l'année suivante (Strasbourg, 1618, in-4°); *Rosa florescens, contra Menapii calumnias* (1617, in-4°); cet ouvrage est signé **Florentinus de Valentia**, nom qu'André s'est quelquefois donné, et qui a été critiqué ainsi que celui de **Andreas de Valentia**; mais cette assertion n'est pas certaine; *Menippus seu dialogorum satyricorum centuria*, *inanitatum nostrarum exhibitrix* (1617, in-12), son chef-d'œuvre; *Civis christianus, sive peregrini quondam errantis restitutiones* (Strasbourg, 1619, in-8°), traduit en français sous le titre d'*Soge etogen* (Genève, 1622, in-8°); *Mythologiæ christianæ sive virtutum et vitiorum vitæ humanæ imaginum libri tres* (Strasbourg, 1619, in-12) ; *Reipublicæ christiano-politanæ descriptio* (Strasbourg, 1619, in-12) ; *Turris Babel, judiciorum de fraternitate Roseæ-Crucis chaos* (Strasbourg, 1619, in-12); *Christianæ societatis idea* (Strasbourg, 1619, in-12); ces trois derniers ouvrages témoignent de sa participation à la fondation ou à la réorganisation des Rose-Croix ; on y voit le plan d'une société secrète, idéale, et, à ce point de vue, ces trois livres sont éminemment curieux. Le rôle de J.-V. André dans la société des Rose-Croix a été discuté par Fréd. Nicolai (*Sur les crimes imputés aux templiers*) et par Herder (*Museum allemand*, 1779), qui concluent tous deux qu'il n'en fut nullement le fondateur. Chr.-G. de Murr (*Sur la véritable origine des Rose-Croix*) et J.-C. Buhle (*De vera origine adhuc latente fratrum de Rosea-Cruce*, 1804, in-8°) ont soutenu le contraire et essayé de démontrer que, en outre, ces deux ouvrages allemands, qui sont le point de départ de cette franc-maçonnerie, les *Noces chimiques de Chrestien Rosencreutz* et la *Réforme générale du monde*, sont également de J.-Valentin André (v. rose-croix). La solution du problème est difficile et la question reste indécise.

* J.-Valentin André est un écrivain remarquable. Sa latinité est pure, et les quelques ouvrages qu'il a écrits en allemand, à une époque où cette langue était à peine formée, donnent une haute idée de son talent.

ANDRÉ (Tobie), médecin allemand, né à Brême en 1633, mort à Francfort en 1685. Il étudia dans les universités de Duisbourg, de Leyde, de Groningue et se fit renommer à la fois docteur en médecine et docteur en philosophie. Il se fit connaître par l'invention d'un procédé propre à garantir les cadavres de la putréfaction et fut appelé à Bois-le-Duc, puis nommé professeur de médecine à Franeker. Sa nomination ayant été invalidée par l'université de cette ville, il se rendit à Francfort-sur-l'Oder, où une chaire lui était offerte, et y professa de 1674 à 1680. A cette date, l'université de Franeker le rappela pour lui donner la chaire de philosophie. Il y enseigna avec un grand talent les doctrines de Descartes. Grand admirateur de Louis Bils, il plaida en faveur de ses procédés les deux ouvrages suivants : *Breve actorum extracta*, *Bilsianæ methodo preparatis* (Duisbourg, 1659, in-4°); *Bilanx exacta Bilsianæ et Clauderianæ balmationis* (Amsterdam, 1682, in-12). On lui attribue, en outre, les traités *De concoctione ciborum in ventriculo* (Francfort, 1675, in-4°) et *Exercitationes philosophicæ de angelorum malorum potentia in corpora* (Amsterdam, 1691, in-12).

ANDRÉ (Yves-Marie), philosophe français, né à Châteaulin en 1675, mort à Caen en 1764. Il entra dans l'ordre des jésuites, mais, contrairement à la plupart des membres de cet ordre célèbre, il se distingua par la rectitude de ses idées et par la modération de ses sentiments. Ses talents l'appelaient à de hautes positions ; on le confina toute sa vie dans une obscure chaire de mathématiques, à Caen, qu'il occupa depuis 1726 jusqu'à la suppression du collège. Son grand tort était d'être attaché de cœur aux principes de l'Eglise gallicane et d'avoir, dans les querelles du jansénisme, déclaré qu'il fallait faire le silence sur ces questions tant controversées, tout en se soumettant aux décisions du saint-siège. A la suppression de l'ordre des jésuites, il se retira chez les chanoines de Caen, et le parlement de Normandie pourvut honorablement à ses besoins. On lui doit un *Essai sur le beau* (Caen, 1741, in-12), qui fut acquit une grande réputation et qu'on lit encore aujourd'hui. Il existe en outre, en manuscrit, une *Correspondance du Père André avec le Père Malebranche*, et l'abbé Guyot a réuni à l'*Essai sur le beau* un certain nombre de traités philosophiques trouvés dans les papiers du Père André. Le tout a été imprimé sous le titre d'*Œuvres du Père André* (Paris, 1766, 5 vol. in-12).

ANDRÉ (John), officier anglais, né à Londres vers 1750, pendu aux Etats-Unis en septembre 1780. Il fut élevé à Genève, puis il revint à Londres, où il entra dans une maison de banque. S'étant pris de passion pour une jeune fille que son père lui défendit d'épouser, André prit du service dans l'armée, obtint une commission de lieutenant et partit pour le Canada. Après avoir pris part à l'expédition anglaise contre le général Montgomery, il assista au siège de Montréal, où il fut fait prisonnier; mais peu après il fut échangé, nommé major, et le général Grey le prit pour son aide de camp. Lorsque sir Henri Clinton remplaça Grey à la tête des troupes anglaises, le major André conserva son poste de confiance auprès du nouveau général. Peu après, le général américain Arnold ayant fait des ouvertures au général anglais pour lui livrer West-Point, moyennant une somme d'argent, Clinton demanda au major André d'aller s'aboucher avec le traître. André refusa d'abord une mission qui lui répugnait; mais, sur les instances du général, il dut céder. Sous le nom de John Anderson, il entra en correspondance avec Arnold, qui signait ses lettres du nom de Gustavus, et lui donna rendez-vous dans un petit village sur l'Hudson. Arnold arriva trop tard et une nouvelle entrevue fut fixée pour le 20 septembre 1780. Ils se rencontrèrent alors dans la maison d'un juif. Arnold livra au major les plans et les indications nécessaires pour que les anglais pussent s'emparer de West-Point, et il reçut en échange un partie de la somme convenue. André essaya de rejoindre le *Vultur* sur l'Hudson; mais ce navire ayant changé de mouillage, il résolut de gagner New-York par terre. Grâce à un sauf-conduit du général Arnold, il traversa les lignes américaines. Il n'était plus qu'à 27 milles de New-York, lorsqu'il fut arrêté par des voleurs. Pour pouvoir continuer sa route, il leur offrit une grosse somme qu'il possédait; mais les brigands le dépouillèrent entièrement, trouvèrent dans ses bottes les papiers que lui avait remis Arnold et le conduisirent au colonel Jameson. Celui-ci informa de sa capture Arnold, qui s'empressa de fuir, et écrivit au général Washington, qui fit venir André à son quartier général et chargea un conseil de guerre de le juger. André avoua tout, et le conseil de guerre, dont faisait partie La Fayette, le condamna à la peine de mort (29 septembre 1780). Le général Clinton fit des démarches pour le sauver; mais Washington ayant demandé qu'on lui livrât en échange le traître Arnold, cette tentative échoua. André demanda à être fusillé, voulant mourir en soldat ; mais sa demande fut repoussée et il fut pendu. Les Anglais firent demander ses restes, qui leur furent rendus, et on lui érigea un monument en marbre dans l'abbaye de Westminster. Le major André était un officier d'une grande intrépidité, d'une remarquable beauté physique, intelligent, instruit, éloquent, dessinant bien, faisant de jolis vers et excellent musicien. Il exerçait une sympathique attraction sur tous ceux qui l'approchaient. « Personne, a dit le colonel Hamilton, qui assista à sa mort, n'a subi la mort avec plus de justice et en même temps ne l'a moins méritée. »

ANDRÉ (Christian-Charles), publiciste allemand, né à Hildburghausen en 1763, mort en 1831. Il dirigea, de 1787 à 1790, l'institution de Schnepfenthal, fondée par Salzmann sur les plans d'éducation préconisés par J.-J. Rousseau dans l'*Emile*, puis un pensionnat de jeunes filles, à Eisenach, et l'école protestante de Brünn. En 1792, il publia une *Bibliothèque compacte des connaissances utiles*, qu'il abandonna peu de temps après pour rédiger un journal. *Patriotisches Tagblatt;* la censure lui chercha querelle et il cessa cette publication. Il fonda alors, avec Bekker, le *Reichsanzeiger* (*Indicateur de l'empire*, 1797), qui subsiste encore; puis l'*Hesperus*, recueil périodique auquel il collabora activement depuis 1809 jusqu'à sa mort; il était, en outre, à la tête de l'*Almanach national de la monarchie autrichienne*, qu'il dirigea de 1811 à 1822, puis qu'il transporta à Stuttgard et qu'il continua sous le titre d'*Almanach national de la Confédération germanique*. Parmi ses autres ouvrages, nous citerons : *Promenades utiles pour chaque jour de l'année* (Brunswick, 1790-1791); *Tableau des roches et surtout des roches de transition en Moravie* (Brünn, 1804, in-8°); *Nouvelle descrip-*

tion géographique et statistique de l'empire d'Autriche (Weimar, 1813, in-8°).

ANDRÉ (Rodolphe), agronome allemand, né à Gotha en 1792, mort à Tischnowitz en 1825. Il se voua de bonne heure à l'étude de l'agriculture théorique et pratique, et, après avoir habité successivement la Moravie et la Bohême, fut chargé en 1814 de la direction des grands domaines de Raitz et de Blansko, appartenant au prince de Salm; il eut ensuite l'administration de domaines encore plus vastes à Tischnowitz, dans la basse Autriche. Il s'est surtout occupé de perfectionnements de culture et du choix de bonnes races bovines et ovines. On lui doit divers traités d'agriculture pratique et des ouvrages où la science agronomique est considérée à des points de vue généraux. Les principaux sont : *Exposé des principales méthodes de culture sous le rapport du sol* (Prague, 1815, in-8°); *Instructions pour l'amélioration des races ovines* (Prague, 1816, in-8°); *De l'administration des domaines en Bohême, en Moravie et en Autriche* (Prague, 1820, in-8°); *Instructions abrégées pour les soins à donner aux moutons*, ouvrage publié par les soins de la Société agricole de Moravie et souvent réimprimé.

ANDRÉ (Michel), écrivain ecclésiastique français, né à Avallon (Yonne) en 1803. Lorsqu'il eut terminé ses études, il entra au séminaire de Sens, où il reçut la prêtrise en 1829. Par la suite, il est devenu chanoine de La Rochelle et vicaire général honoraire du diocèse de Quimper. Il s'est fait connaître par plusieurs ouvrages sur le droit ecclésiastique, notamment par les suivants : *Cours alphabétique et méthodique de droit canon* (1844-1845, 2 vol. in-8°); *Cours alphabétique, théorique et pratique de législation civile ecclésiastique* (1847-1848, 2 vol. in-8°); *Histoire chronologique et dogmatique des conciles de la chrétienté* (1854, in-8°), formant les tomes IV à VI de l'ouvrage commencé par Roussel; *Cours alphabétique et méthodique de droit civil ecclésiastique, contenant tout ce qui regarde les concordats* (1859, 6 vol. in-8°); *Mémoire adressé au ministère de l'instruction publique et des cultes* (1863, in-8°); *Somme du droit canonique* (1868, in-12); *Dictionnaire alphabétique, théorique et pratique du droit civil et ecclésiastique* (1874, 2 vol. in-8°).

ANDRÉ (Jean-François-Gustave), homme politique français, né en 1805. Notaire à Aigre, dans la Charente, il acquit une assez jolie fortune, devint membre du conseil général de ce département et fut élu, en 1849, représentant du peuple à la Législative. Doué de capacités médiocres, se disant avant tout positif et homme d'affaires, M. André vota constamment pour toutes les mesures contraires à la liberté, appuya la politique de l'ambitieux Louis Bonaparte et fit acte d'adhésion complète au coup d'État du 2 décembre et aux horribles proscriptions qui suivirent. Élu, avec l'appui de l'administration, député de la 3e circonscription de la Charente (1852), il y fut réélu successivement en 1857, en 1863 et en 1869. M. André fut un des serviteurs les plus dociles du despotisme impérial. Il vota imperturbablement et aveuglément tout ce que proposa le pouvoir, notamment la loi de sûreté générale, la guerre du Mexique et cette funeste guerre de 1870, engagée malgré l'opposition, et qui devait être le digne couronnement de l'édifice impérial. Rendu à la vie privée par la révolution du 4 septembre 1870, M. André revint dans la Charente. Une élection complémentaire à l'Assemblée nationale ayant eu lieu dans ce département le 2 juillet 1871, il posa sa candidature et fut élu député. Il alla grossir le petit groupe des bonapartistes et vota comme par le passé avec le parti de la réaction, notamment en faveur de la pétition des évêques, contre le retour de la Chambre à Paris, pour le renversement de M. Thiers, puis il donna son adhésion à toutes les mesures compressives proposées par le ministère de combat. Le 23 novembre 1873, M. André vota pour le septennat. L'année suivante, il se prononça contre l'organisation des pouvoirs publics et repoussa, en 1875, la constitution du 25 février qui donnait un gouvernement définitif au pays. Pendant toute la durée de son mandat législatif, il fut un des caudataires de M. Rouher, et il prononça quelques discours insignifiants, notamment le 5 avril 1873, pour combattre le projet de loi relatif à l'indemnité à accorder à Paris et aux départements envahis. Lors des élections pour le Sénat (30 janvier 1876), M. André a été élu sénateur dans la Charente. Il est allé siéger dans le groupe de l'appel au peuple, dont il est un des membres les plus dévoués et les plus insignifiants.

* **ANDRÉ** (Jules). — Né à Paris le 9 avril 1807, il est mort à Auteuil le 16 août 1869. Parmi les nombreuses toiles de cet artiste, qui était un des meilleurs paysagistes de la nouvelle école, nous citerons : *Entrée de forêt* (1833); *Environs d'Argenton* (1834); *Bords de l'Ource, Bords de la Seine* (1835); *Recey-sur-Ource, Environs de Liége, Bords de la Bouxanne* (1836); *Bords du Hougon* (1837); *Vue de Coutras, Bords de la Vienne* (1838); *Bords du Laris, Vue de Guitres* (1840); *Métairie dans les landes* (1845); *Environs de Paris, Environs de Bazas* (1846); *Bois de Sèvres, Route dans les bois* (1847); *Environs de Paris, Environs d'Argenton, Bords de la Bouxanne* (1848); *Sept paysages* (1850); *Bords de la Midouze, Environs de Locminé* (1852); *Étang du Vivray* (1853); *Environs de Tarbes, Pont de Tauron, Bords de la Vienne* (1855); *Village de Fourneau, Chaumière près de Laon, Une mare* (1857); *Bords de la Charente, Bords de la Bonnieure, Environs de Coutras* (1859); *Marais d'Amkarès, Forêt de Compiègne, la Dordogne* (1861); *Entrée de bois, Vallée de Streture* (1863); *Fontaine des Chênes, Marais* (1864); *Bords de l'Oise, Côte de Saint-Georges* (1865); la *Charente, Vue prise à Saint-Dié* (1866); la *Mare noire, Chaumières près du Tréport* (1867); *Environs d'Argenton, Hauteurs du Tréport* (1868); *Étang des Chênes* (1869); la *Fosse aux loups* (1870).

ANDRÉ (Louis-Jules), architecte, né à Paris en 1819. Élève de Huyot et de Lebas, il suivit les cours de l'École des beaux-arts et obtint en 1842 le second prix d'architecture, puis, en 1847, le grand prix de Rome, dans un concours dont le sujet était une *Chambre des députés*. M. André se rendit à Rome, puis en Grèce, où il exécuta son *Étude du temple de Thésée*, à Athènes, morceau fort remarquable. De retour à Paris en 1852, il fut nommé sous-inspecteur, puis inspecteur des travaux du Muséum dirigés par M. Robault de Fleury, devint en 1853 inspecteur des travaux de la Bibliothèque nationale sous M. H. Labrouste et fut appelé en 1855 au poste d'architecte diocésain de la Corse. En 1867, M. André a succédé à M. Robault de Fleury en qualité d'architecte du Muséum, et il a reçu cette même année la croix de la Légion d'honneur.

ANDRÉ (Louis-Alfred), banquier et homme politique, né à Paris en 1827. Chef d'une maison de banque de Paris, il a été pendant plusieurs années membre de la chambre de commerce de Paris, et il est devenu l'un des régents de la Banque de France et membre du conseil supérieur du commerce et de l'agriculture. Attaché aux idées libérales, il se tint à l'écart de la politique sous l'Empire. Après le 4 septembre 1870, M. André fut nommé adjoint à la mairie du IXe arrondissement, et il fit preuve du plus grand zèle pendant le siége. Destitué après l'insurrection du 18 mars, il fut réintégré dans ses fonctions après l'entrée de l'armée de Versailles à Paris. Lors des élections complémentaires du 2 juillet 1871, M. André, porté sur la liste conservatrice, fut élu député de la Seine par 130,919 voix. Homme d'affaires avant tout, il ne fit partie d'aucun groupe de la Chambre, appuya la politique de M. Thiers, dont il ne se sépara que sur des questions d'impôts et de commerce, siégea sur la limite du centre droit et du centre gauche, et fit preuve d'une réelle compétence, tant dans les rapports qu'il fut chargé de rédiger que dans les nombreux discours qu'il prononça, notamment sur la limitation de l'émission des billets de Banque, sur la création de contributions extraordinaires dites de guerre, contre l'impôt sur les matières premières, sur l'indemnité due à Paris pour la contribution de guerre, sur la loi des chemins vicinaux, sur les nouveaux impôts, sur le budget de l'intérieur, dont il fut le rapporteur en 1873; sur les priviléges des banques coloniales, sur l'emprunt de la ville de Paris, etc. Il vota la proposition Rivet, pour la suppression des guêtres nationales, pour le retour de l'Assemblée à Paris, contre la dissolution, pour M. Thiers, le 24 mai 1873. Lorsque les intrigues de la majorité monarchique menacèrent la France d'une restauration, M. André déclara, dans une lettre, le 16 octobre 1873, qu'il considérait une restauration comme absolument contraire aux intérêts de la France, et qu'il était résolu à donner un concours loyal à la République. Le 19 novembre 1873, il vota pour le septennat, puis il ne combattit que très-faiblement le gouvernement de réaction à outrance dirigé par M. de Broglie, vota en faveur de ce dernier le 16 mai 1874, appuya la proposition Périer (juillet 1874), repoussa la proposition Malleville demandant la dissolution et vota la constitution du 25 février 1875. Après s'être prononcé pour la collation des grades par l'État, il s'abstint sur l'ensemble de la loi sur l'enseignement supérieur. Lors des élections pour le Sénat, le 30 janvier 1876, il posa sa candidature dans l'Ain comme républicain conservateur. Ayant échoué, il refusa de se porter candidat à la Chambre des députés, dans l'arrondissement de Gex, le 20 février suivant, et rentra dans la vie privée.

ANDRÉ (Édouard), écrivain français, né à Bourges (Cher) en 1840. Il s'adonna de bonne heure à l'horticulture et devint jardinier principal de la ville de Paris. M. André est secrétaire de la Société centrale d'horticulture. On lui doit quelques ouvrages estimés : *Plantes de serre de bruyère; Description, histoire et culture des rhododendrons, azaléas, etc.* (Paris, 1864, in-12); l'*Horticulture en Hollande* (1865, in-8°); les *Plantes à feuillage ornemental; description, histoire, culture, etc.* (1865, in-18); le *Mouvement horticole, revue des progrès accomplis dans l'horticulture en 1865* (1865, in-18); *Eucalyptus globulus* (1873, in-8°), etc.

André (SŒURS DE Saint-), congrégation religieuse. V. CROIX (filles de la), dans ce *Supplément*.

ANDRÉ D'ARBELES, publiciste français, né à Montluel en 1770, mort en 1825. Il était frère cadet de Jacques-André, qui fut évêque de Quimperlé et mourut chanoine de Saint-Denis en 1818; tous deux étaient fils d'un marchand de blé de Montluel. André fit ses études à Lyon, puis vint à Paris et entra en qualité de secrétaire dans la maison de Clermont-Tonnerre. Il émigra en 1792 et servit dans l'armée des princes sous le nom de M. de Montluel; en 1798, il rentra en France et s'attacha à Talleyrand, qui le fit entrer au ministère des affaires étrangères, où il fut nommé historiographe en 1808. Ardent royaliste, dès les premiers jours de la Restauration, il fut nommé préfet de la Mayenne par Louis XVIII et de la Sarthe par Charles X. On lui doit un certain nombre d'ouvrages, tous publiés sous le voile de l'anonyme : *Précis des causes et des événements qui ont amené le démembrement de la Pologne* (1806, in-8°); cet ouvrage sert d'introduction aux *Mémoires sur la révolution de Pologne, trouvés à Berlin*, par le général Pirton; *Réponse au manifeste du roi de Prusse* (1807, in-8°); *Que veut l'Autriche?* (1809, in-8°); *Tableau historique de la politique de la cour de Rome depuis l'origine de sa puissance temporelle jusqu'à nos jours* (1810, in-8°); commandé par Napoléon, cet ouvrage est la justification des moyens employés par l'empereur pour s'emparer des États du pape; *Mémoires sur la conduite de la France et de l'Angleterre à l'égard des neutres* (1810, in-8°).

ANDRÉ DE HONGRIE, roi de Naples, né en 1326, mort en 1345. Il était fils de Caribert, roi de Hongrie, et fut appelé à la succession du royaume de Naples par Robert, roi des Deux-Siciles, qui, se voyant sans enfants, voulut ainsi restituer ce royaume à la famille de Caribert, qu'il en avait dépouillée. Robert fit épouser à son petit-neveu sa petite-fille Jeanne, qui n'était encore que sept ans. André était d'un caractère intraitable et devint bientôt insupportable à la reine et à ses courtisans. Cette princesse, couronnée reine par les soins de Robert, alors que son époux ne portait que le titre de duc de Calabre, conspira avec ses amants la mort de son mari, qui fut étranglé dans un couvent près d'Aversa, le 18 décembre 1345.

ANDRÉ DE LONGJUMEAU, dominicain, chargé de nombreuses missions au XIIe siècle, né vers 1190, mort vers 1260. Il est désigné par les historiens et chroniqueurs sous le nom d'**André de Longjumeau**, de **Lonjumeau** ou de **Lescaler**. Saint Louis le chargea, avec un de ses frères, de faire le tour de l'Orient, pour chercher la fameuse couronne d'épines, qu'il avait achetée et pour laquelle il fit construire la Sainte-Chapelle. A leur retour, ils passèrent par Venise et vinrent à Sens, où ils trouvèrent le roi accouru à leur rencontre (1233). Quelques années plus tard (1245), Louis IX lui confia une autre mission en Orient; il accompagna les frères mineurs et les dominicains envoyés par le pape Innocent IV, après le concile de Lyon, au prince tartare Bajothnoy, Bochin ou Boehin, pour le rentrer favorable aux chrétiens, entreprise qui échoua. En 1247, Innocent IV le dépêcha auprès des prélats orientaux schismatiques pour rapporter leur profession de foi. L'année suivante, il était à Chypre, lors du passage de Louis IX qui se rendait en terre sainte, et il servit d'interprète au roi dans ses négociations avec Ercalthay ou Elchay-Tay-Iven, chef des Tartares, qui lui avait envoyé un ambassadeur. Cet ambassadeur ayant représenté son maître comme favorablement disposé à embrasser le christianisme, saint Louis chargea André de Longjumeau de se rendre auprès de lui et de le convertir. André partit aussitôt, mais il arriva trop tard : le kan de Tartarie venait de mourir, et sa veuve repoussa durement les missionnaires. Le successeur d'Ercalthay, Mangu, désavoua complétement le négociateur tartare, qui probablement n'était qu'un espion (1253).

Postérieurement à cette date, il n'est plus fait mention d'André de Longjumeau. Ce dominicain, versé dans les langues orientales, avait écrit l'histoire de ses missions; mais la plupart de ses ouvrages sont perdus. On ne possède de lui qu'une lettre à saint Louis, transmise par le roi à la reine Blanche, et la traduction latine d'une lettre, vraie ou supposée, écrite par le kan de Tartarie au monarque français. Elle a été recueillie par Bergeron dans sa *Collection d'anciens voyages en Asie*.

* **ANDRÉ** (SAINT-) ou **SAINT-ANDRÉ-LA-MARCHE**, bourg de France (Eure), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. d'Evreux; pop. aggl., 1,232 hab. — pop. tot., 1,465 hab. Vestiges d'un château fort.

* **ANDRÉ-DE-CUBZAC** (SAINT-), ville de France (Gironde), ch.-l. de cant., arrond. et à 19 kilom. de Bordeaux, sur un plateau et à 1,500 mètres de la Dordogne; pop. aggl., 1,481 hab. — pop. tot., 3,505 hab. Fonderie de métaux, fabrique de machines à boucher, poteries. Église très-ancienne, château, belle promenade.

* **ANDRÉ-DE-MÉOUILLES** (SAINT-), bourg de France (Basses-Alpes), ch.-l. de cant., arrond. et à 16 kilom. de Castellane, dans une plaine, sur la rive droite du Verdon; pop. aggl., 786 hab. — pop. tot., 895 hab. Fabriques de draps; récolte de fruits excellents.

* **ANDRÉ-DE-ROSANS** (SAINT-), village de France (Hautes-Alpes), cant. et à 6 kilom. de Rosans; 660 hab. Jadis fortifié, ce village conserve les restes d'un ancien prieuré; pendant les guerres de religion, il résista longtemps à Montbrun, chef des protestants. Devenu commerçant et industriel, la révocation de l'édit de Nantes le ruina, en forçant la plupart de ses habitants à chercher un asile à l'étranger.

* **ANDRÉ-DE-SANGONIS** (SAINT-), petite ville de France (Hérault), cant. et à 4 kilom. de Gignac, dans la vallée de l'Hérault; pop. aggl., 2,476 hab. — pop. tot., 2,639 hab. Commerce de fruits et d'eaux-de-vie.

* **ANDRÉ-DE-VALBORGNE** (SAINT-), bourg de France (Gard), ch.-l. de cant., arrond. et à 36 kilom. du Vigan, près des sources du Gardon; pop. aggl., 788 hab. — pop. tot., 1,744 hab. Fabrique de draps; filature de laine.

ANDREA (Zoan ou Jean), graveur italien du XVIe siècle. Ses ouvrages sont rares et très-estimés; il a surtout gravé d'après Mantegna, son contemporain, et Bartich a catalogué trente-trois pièces dues à son burin. La plus remarquable est, d'après lui, une grande allégorie de *Mercure et l'Ignorance*. — Il a existé deux autres graveurs du même nom : Nicolas et Antoine, qui vivaient en même temps un peintre de talent; né à Ancône en 1556, il est mort à Ascoli en 1604; ALESSANDRO DI ANDREA, mort en 1771, dont on connaît de remarquables eaux-fortes d'après Solomène.

ANDREA (Jérôme D'), cardinal italien, né à Naples en 1812, mort à Rome en 1868. Son père remplit à Naples des fonctions ministérielles. Le jeune d'Andrea fit ses études en France, à La Flèche. De retour en Italie, il entra dans les ordres, acquit la faveur du pape et fut successivement nommé abbé de Subiaco, archevêque *in partibus* de Mitylène et préfet de la congrégation de l'Index. En 1849, il quitta Rome à la suite de Pie IX et y revint en juillet, à la suite des cardinaux Della Genga, Vannicelli et Altieri. Chargé des fonctions de commissaire extraordinaire, il fit avec ardeur la chasse aux patriotes, se signala par son esprit de réaction et dut à un trait zèle le chapeau de cardinal (1852) et l'évêché de Sabine. Lors de la grande querelle qui s'éleva en 1853 dans le clergé au sujet des auteurs païens et du *Ver rongeur* de l'abbé Gaume, le cardinal d'Andrea prit parti pour cet abbé et pour M. Louis Veuillot. A cette époque, il acquit un assez grand ascendant sur les cardinaux. Comme il était doué d'une remarquable intelligence, il fut frappé du mouvement qui se produisait en Italie, non moins vivement frappé des intrigues des jésuites et de l'influence fatale que devait avoir pour l'Église l'esprit de réaction étroite qui caractérisait les déclarations toutes spontanées de la plupart des universités d'Allemagne. Le concile demandé par Andrea ne se réunit pas; l'archevêque fut même fortement blâmé par Frédéric III d'avoir adressé à toute la chrétienté des lettres de convocation, sans son assentiment. Un légat fut envoyé à Bâle par le pape et mit interdit sur la ville; on s'en emparait seulement, les carmes déchaussés, qui observèrent régulièrement cet interdit, faillirent mourir de faim, le peuple leur refusant les aumônes. Depuis, il vivotait, l'archevêque Andreas, sommé de se rétracter à la fois par l'empereur et par le pape, s'y refusa avec une telle ténacité qu'on le jeta en prison. Au bout de quelques mois de captivité, on le trouva pendu dans sa cellule, et son cadavre, enfermé dans un tonneau, fut jeté dans le Rhin par la main du bourreau. Les temps n'étaient pas encore mûrs où l'Allemagne devait secouer le joug de Rome; mais Andreas doit être considéré comme un des précurseurs de Luther.

* **ANDREASBERG**, ville de Prusse (Hanovre), à 24 kilom. de Klausthal, dans une contrée sauvage et triste, dominée par le Glockenberg; 4,600 hab. Mines d'argent et de plomb ouvertes en 1296. ‖ Il n'y a pas de mines, dit M. Am. Burat, qui présentent sur un espace aussi resserré une accumulation de travaux plus considérables que celles d'Andreasberg. On y exploite surtout de l'argent antimonié, de l'argent rouge, de l'arsenic natif et de la galène argentifère. Le filon le Samson jouit d'une grande célébrité dans l'histoire des mines; il a donné de magnifiques produits. C'est dans ce filon qu'on trouva, en 1725, ce fameux morceau d'argent massif du poids de 80 livres, échantillon unique qui fut volé en 1782, pendant la nuit, au musée de Göttingen, où on le conservait. Les mines d'Andreasberg sont aujourd'hui les plus profondes du globe. Le Samson a été suivi jusqu'au delà de 760 mètres. ‖

ANDREE (Charles-Théodore), écrivain allemand, né à Brunswick en 1808. Il suivit les cours des universités d'Iéna, de Berlin et de Göttingue, puis il entra dans le journalisme et dirigea, soit à Carlsruhe, soit dans sa ville natale, plusieurs journaux dans lesquels il traita de matières politiques, économiques et scientifiques. Il fit notamment dans le *Bremer Handelsblatt* une campagne qui fut très-remarquée, en faveur de l'union douanière de l'Allemagne. Tout en s'occupant de journalisme, M. Andree s'adonna particulièrement à son goût pour les études géographiques. Il ne se borna pas à traduire ou analyser les relations de voyage de Huc, de Burton, d'Escayrac de Lauture, de Squier, etc., il publia plusieurs ouvrages qui ont beaucoup contribué à sa réputation, et fonda en 1861, à Hildburghausen, un journal géographique et ethnologique, intitulé le *Globus*. Parmi ses ouvrages, nous citerons : l'*Amérique du Nord considérée géographiquement et historiquement* (Brunswick, 1850-1851, in-8°); *Buenos-Ayres et la république Argentine* (Leipzig, 1856, in-8°); *Excursions géographiques* (Dresde, 1859, 2 vol. in-8°); *Voyages de découverte dans l'Arabie et dans l'Afrique orientale* (Leipzig, 1860-1861, 2 vol. in-8°); *Géographie universelle du commerce* (Stuttgard, 1863, in-8°), etc.

ANDREHAN, ENDREGHIEN ou **ANDENEHAM** (Arnoul, sire D'), maréchal de France sous les rois Jean et Charles V, mort en 1370. Il se distingua dans les guerres contre les Anglais et se mit au service du futur roi Jean alors qu'il n'était encore que duc de Normandie. Ce prince lui fit donner une pension sur le trésor royal et le nomma capitaine du comté d'Angoulême. Lorsque la lutte recommença en 1351, Arnoul fut fait prisonnier en Saintonge, puis, après sa délivrance, nommé maréchal de France et lieutenant général des provinces situées entre la Loire et la Dordogne. Le roi le chargea d'aller porter un défi au prince Noir, puis lui confia le soin de faire rentrer sous ses ordres la ville d'Arras qui s'était révoltée. Arnoul assista à la bataille de Poitiers (1356), où il fut fait prisonnier. Rendu à la liberté, il suivit Du Guesclin en Espagne, où il se laissa prendre encore une fois à la bataille de Navarette (1367). Il revint en France l'année suivante, puis, après s'être défait de sa charge de maréchal, il retourna en Espagne rejoindre Du Guesclin. Il mourut dans la Péninsule quelque temps après y être rentré.

ANDREI (Antoine-François), conventionnel, né en Corse vers 1740, mort vers 1800. Il était à Paris quand la Révolution éclata et s'occupait à des travaux littéraires. Il accepta avec enthousiasme les idées nouvelles et parvint à se faire nommer député par la Corse en septembre 1792. Il vota, dans le procès de Louis XVI, pour la détention et l'appel au peuple, fit partie du groupe des girondins et fut décrété d'accusation avec ces derniers. Il échappa par la fuite au sort qui atteignit ses collègues et ne reparut à la Convention qu'après le 9 thermidor. Il devint plus tard membre du conseil des Cinq-Cents et rentra dans la vie privée vers 1797. Il mourut oublié quelques années plus tard.

ANDREINI (Pierre-André), antiquaire italien, né à Florence vers 1650, mort en 1720. Il s'est surtout occupé des médailles antiques, et il en a rassemblé une magnifique collection, qui fut à sa mort réunie au musée de Florence; il avait aussi collectionné un assez grand nombre de pierres gravées, de gemmes et de sculptures, des inscriptions recueillies au cap Misène et toutes relatives à la station qu'y faisaient les flottes romaines. Ces inscriptions ont été publiées par Gori dans le IIIe volume de sa *Raccolta d'iscrizioni antiche*. On lui attribue, en outre, un ouvrage qui n'a aucun rapport avec ses travaux d'érudition : *Parere cavalleresco intorno al rifacimento de' danni dovuti dall' offensore all' offeso* (*Sentiment chevaleresque sur les réparations dues par l'offenseur à l'offensé*) (Florence, 1721, in-4°). Une médaille a été frappée à Rome en l'honneur de P.-A. Andreini.

ANDRÉ-LEO, pseudonyme de Mme Champseix. V. CHAMPSEIX, au tome III du *Grand Dictionnaire* et au *Supplément*.

* **ANDRÉMON.** — Il était époux de Gorgé, fille d'Œnée, roi de Calydon, auquel il succéda. Son fils Thoas, et non lui-même, comme il est dit par erreur au tome Ier, conduisit les Étoliens devant Troie. ‖ Fils d'Oxylus, selon Antoninus Liberalis, et époux de Dryope, laquelle eut d'Apollon un fils appelé Amphissus. ‖ Époux de la Péliade Amphinome.

ANDREOLI (Giorgio), surnommé **da Gubbio**, sculpteur italien, né vers 1460. Il s'établit à Gubbio vers 1495 et y acquit une telle renommée que les historiens de l'art italien joignent toujours le nom de cette ville au sien, comme s'il en était natif. On connaît de lui quelques beaux bas-reliefs. — Son fils, qui pratiqua aussi la sculpture avec talent, est habituellement désigné sous le nom de maestro CONCIO.

ANDRÈS (Carlos), érudit espagnol, né à Planes, près de Valence, en 1753, mort en 1820. Il étudia la philosophie et la jurisprudence, exerça quelque temps la profession d'avocat, puis s'adonna exclusivement à l'érudition. On lui doit des traductions en espagnol de quelques ouvrages de son frère, Juan Andrès, écrits en italien, entre autres du traité littéraire intitulé : *Dell' origine, de' progressi e dello stato attuale d' ogni litteratura*, et un ouvrage relatif à l'utilité des catalogues dans les grandes bibliothèques : *Carta sobre la utilidad de los catalogos de libros y manuscritos de varias librerias y archivos* (Valence, 1799, in-8°).

ANDRÈS-DE-PALOMAR (SAN-), ville d'Espagne, prov. et à 6 kilom. de Barcelone, entre les deux voies ferrées de Girone et de Saragosse; 10,000 hab. Industrie et commerce importants; il s'y fabrique une grande partie du pain destiné à l'alimentation de Barcelone.

ANDRÈS DE USTARROZ (Jean-François), historien espagnol, né à Saragosse en 1606, mort à Madrid en 1647. Il fut employé aux archives espagnoles, avec mission d'en opérer le classement et d'en dresser un index général, tâche dont il s'acquitta avec soin, tout en publiant pour son propre compte un assez grand nombre d'ouvrages d'érudition, relatifs à l'histoire de diverses localités, aux anciennes coutumes, aux généalogies des vieilles familles, etc. Il venait d'être nommé historiographe du royaume, en remplacement de Ximenes, lorsque la mort le frappa à son tour. Ses principaux ouvrages sont : *Universidad de amor* (Saragosse, 1634); *Descripcion de la Justa en campo abierto que mantubo en el coso de Zaragoza don Raymundo Gomez de Mendoza* (Saragosse, 1638, in-8°); *Antigüedades de la villa de Malles* (Saragosse, 1641, in-8°); *Historia de Santo-Domingo-de-Val* (Saragosse, 1643, in-4°); *Memorial historico-genealogico de la casa de Abarca-de-Bolea* (Saragosse, 1644, in-fol.); *Monumento de los santos martyres Justo y Pastor en la ciudad de Huesca* (Saragosse, 1644, in-8°); *Relacion del Juramento de los fueros de Aragon* (Saragosse, 1645, in-8°); *Discurso de las mortalidades desconocidas españoles* (Huesca, 1645, in-4°); *Progresos de la historia en el regno de Aragon* (Saragosse, 1680, in-fol.). La première partie seule a été imprimée, longtemps après la mort de l'auteur; la seconde est restée manuscrite.

ANDREVETAN (Claude-François), médecin français, né à La Roche (Haute-Savoie) en 1802. Il se fit recevoir docteur en médecine et vint s'établir dans le lieu de sa naissance. Doué des loisirs, il s'est occupé de travaux poétiques et littéraires. Nous citerons, parmi ses écrits : *Code moral du médecin* (1845, in-8°), poème en six chants; la *Savoie poétique* (1845, in-12), poème en six chants; *Lamentations sur l'état déplorable de la civilisation en Savoie* (1862, in-16); le *Lac d'Annecy, ses environs et les hommes célèbres qui l'ont illustré* (1863, in-16); *Satires sur les événements contemporains et sur les hommes qui les ont amenés et conduits* (1874, in-8°), poésies, etc.

ANDREWS (Lancelot), théologien et prélat anglais, né à Londres en 1565, mort en 1626. Il fut d'abord chapelain de la reine Elisabeth et s'attira les bonnes grâces de Jacques Ier en réfutant un pamphlet de Bellarmin, dirigé, sous le pseudonyme de *Matthieu Tortus*, contre un livre écrit par le souverain lui-même, la *Défense de la prérogative royale*; il intitula sa réfutation : *Tortura Torti, sive ad Matthæi Tortilibrum responsio* (1609, in-4°). Jacques Ier le nomma immédiatement évêque de Chichester; il obtint ensuite l'évêché d'Ely, puis celui de Winchester et le titre de conseiller privé du roi. Ses ouvrages sont écrits sur un ton lourd et pédantesque; cependant Milton les estimait, et il a déploré la mort d'Andrews dans une élégie latine. Les principaux ouvrages de ce prélat sont, outre divers manuels de dévotion et de direction, écrits spécialement pour les ecclésiastiques, un recueil de petits traités latins *Sur les droits des princes, les dîmes, l'usure*, etc. (1629, in-4°); un *Recueil de sermons*, imprimé après sa mort (1642, in-fol.); la *Loi morale expliquée* ou *Leçons sur les dix commandements*, imprimé également après sa mort (1642, in-fol.); *Œuvres posthumes* (1659, in-fol).

ANDREWS (Pierre-Miles), auteur dramatique anglais, né vers 1750, mort à Cleveland en 1814. Il embrassa d'abord la carrière militaire et atteignit le grade de lieutenant-colonel, dans le régiment des volontaires du prince de Galles, puis il abandonna l'épaulette pour se livrer à l'art dramatique, d'après les conseils de Garrick, avec qui il était étroitement lié. Parmi le grand nombre de pièces qu'il composa, on distingua surtout les comédies : *The Election* (1774), *Dissipation* (1781), *The Baron Kinverouskot - Sprukengatedkern* (1783), *Better late than never* (1785). Il fut nommé membre du Parlement en 1790 et successivement réélu en 1796, 1802, 1806 et 1807.

ANDREZEL (Barthélemy-Philibert PICON D'), théologien et publiciste français, né à Salins en 1757, mort à Versailles en 1825. Il fit partie des dernières assemblées du clergé réunies en 1782 et 1786, et il était titulaire de la riche abbaye de Saint-Jacut, en Bretagne, au moment de la Révolution. Il se hâta d'émigrer, revint en France sous le Consulat, rédigea le *Journal des curés* et finit par devenir inspecteur général de l'Université. Il a traduit en français le célèbre ouvrage de Fox, *Histoire des deux dernières rois de la maison de Stuart* (1809, 2 vol. in-8°), et édité les *Excerpta e scriptoribus græcis*, de Mollevault.

ANDRÉZIEUX, village de France (Loire), cant. et à 4 kilom. de Saint-Rambert, sur la rive droite de la Loire, à l'embouchure du Furens; 1,008 hab. Il sert d'entrepôt pour les houilles du bassin de Saint-Etienne. La ligne de fer d'Andrézieux, inaugurée le 30 juillet 1827, est la première qui ait été construite en France.

* **ANDRIA**, ville d'Italie (Terre de Bari), à 12 kilom. S. de Barletta; 28,000 hab. Diomède passe pour le fondateur de cette ville, à moitié perdue dans des jardins d'amandiers et d'abricotiers. L'empereur d'Allemagne Frédéric II l'affectionnait tout particulièrement, et à 18 kilom. se dressent les ruines imposantes de Castello-di-Monte, résidence du prince.

ANDRIA (Nicolas), médecin italien, né à Massafra en 1748, mort en 1814. Il vint terminer à Naples ses études de droit, puis abandonna cette science pour étudier la médecine. En 1777, il fut nommé professeur d'agriculture à l'université de Naples, et, en 1801, il obtint à la même université une chaire de physiologie qu'il tint avec beaucoup d'éclat. Chargé en 1811 d'enseigner la pathologie, il dut, en raison de ses infirmités, abandonner son enseignement. Il était alors doyen de la Faculté de Naples. On lui doit : *Trattato delle acque minerali* (Naples, 1775, in-8°); *Littera sull' aria fissa* (1776, in-4°); *Elementa physiologica; Elementa medicinæ theoreticæ* (Naples, 1787); *Dissertazione sulla teoria della vita* (Naples, 1804), etc.

ANDRIEU (Edmond), chirurgien et écrivain français, né à Ecouen (Seine-et-Oise) en 1833. Il vint étudier la médecine à Paris, où il se fit reçoivir docteur en 1859. M. Andrieu s'est adonné d'une façon toute particulière à l'étude des maladies de la bouche et s'est établi comme chirurgien dentiste à Paris. On lui doit un certain nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons : *Du traitement de la diarrhée des enfants et du rôle de la médication par le régime lacté* (1859, in-4°); *De la diathèse urique et des maladies qu'elle engendre, goutte, gravelle et migraine* (1860, in-18); *Sur un nouveau système de dentiers à base inamovible et plastique* (1863, in-8°); *Conseils aux parents sur la manière de diriger la première dentition des enfants* (1863, in-8°); *Quelques vérités sur la manière mutuelle de remplacer les dents* (1865, in-8°); *Éléments d'hygiène de la bouche* (1871, in-8°), etc.

ANDRIEU (Jules), littérateur et membre de la Commune de Paris, né dans cette ville en 1837. Sous la direction de son père, le linguiste Jean-Benoît Andrieu, il reçut une forte éducation, acquit des connaissances très-variées et s'occupa de langues, de philosophie et même de sciences occultes. Doué d'une imagination vive, M. Jules Andrieu mit au service de ses études un esprit plein d'originalité, mais quelque peu systématique et nuageux. Tout en donnant des leçons, il écrivit dans les journaux et publia deux volumes : l'*Amour en chansons, chants de tous les pays* (1858, in-18), recueil de vers; *Chiromancie, Études sur la main, le crâne, la face* (1862, in-18), ouvrage dans lequel l'imagination tient trop de place. Il obtint ensuite un emploi à l'Hôtel de ville, continua ses travaux littéraires, fournit à notre *Grand Dictionnaire du XIXe siècle* quelques articles, dont plusieurs se distinguent par la profondeur et l'originalité de la pensée, et publia une *Histoire du moyen âge*, dans la *Bibliothèque populaire de l'École mutuelle*. Démocrate avancé, il s'était fait afficher à l'Internationale lorsque eurent lieu les événements de 1870-1871. Après l'insurrection du 18 mars 1871, il devint chef du personnel de l'administration communale, le 1er avril, et fut élu membre de la Commune, aux élections complémentaires du 16 avril, dans le 1er arrondissement, par 1,736 voix sur 3,271 votants. M. Andrieu débuta par demander la nomination d'une commission spéciale d'administration, mais sa proposition fut repoussée. S'étant fait remarquer par son ardeur au travail dans les commissions, il fut élu, le 20 avril, membre de la commission exécutive et délégué aux travaux publics. Ce fut à ce titre qu'il fut chargé, par un décret de la Commune, le 11 mai, de saisir tous les biens meubles se trouvant dans les propriétés de M. Thiers. Le 1er mai, il vota contre l'établissement du comité de Salut public, proposa, le 8, un projet de décret demandant que les clubs d'arrondissement s'occupassent uniquement d'assurer la défense, que l'administration municipale des mairies fût faite par des délégués, que la Commune ne tînt plus que trois séances par semaine. Il s'associa ensuite au manifeste de la minorité déclarant que ses membres se retireraient dans leurs municipalités respectives et cesseraient d'assister aux séances communales. Il ne prit aucune part aux derniers décrets de la Commune, parvint à se cacher après l'entrée des troupes de Versailles à Paris et gagna Londres, où il a vécu depuis lors en donnant des leçons. M. Andrieu a été condamné par contumace à la déportation.

ANDRIEUX (Marie-Martin-Antoine), général français, né en 1768, mort à Saint-Domingue en 1802. Il entra au service, comme capitaine de volontaires, dans la grande levée de 1791, puis fit partie de l'armée d'Italie et se distingua en diverses rencontres, notamment au passage du Mincio en 1796 et au blocus de Gênes. Lors du siége de cette ville,